

De l'intérêt de choisir entre *peu* et *un peu*¹

O. Ducrot (EHESS)

Il s'agit, dans cet exposé, d'étudier une forme particulière de négation marquée en français par le morphème *peu*, dont je montrerai l'opposition au morphème *un peu* à travers un texte de Pascal.

Quelques mots sur cette opposition entre *peu* et *un peu*. Guillaume est un des premiers à avoir montré l'opposition radicale qui existe entre les quantificateurs *peu* et *un peu*. Il ne s'agit pas selon lui de dire simplement que ces mots ne sont pas synonymes, il s'agit de dire qu'ils sont véritablement antithétiques. Pour Guillaume l'emploi de *un peu* relève de l'affirmation et celui de *peu* relève de la négation. Ce sont des mots qui vont dans des sens opposés. Pour exprimer cela, Guillaume présente *peu* comme une étape dans un mouvement de pensée, dans un mouvement cognitif, descendant, allant de l'infini à zéro et *un peu* comme une étape dans un mouvement au contraire montant, qui va de zéro à l'infini. Ce qui m'importe c'est l'idée d'une opposition radicale entre ces deux mots.

La Théorie de l'Argumentation dans la Langue, que j'ai construite depuis bien longtemps avec J.C. Anscombe, et la Théorie des Blocs Sémantiques, qui est la version actuelle de cette théorie, élaborée par M. Carel, reprennent toutes les deux cette idée de l'opposition radicale entre *peu* et *un peu*, en l'intégrant à leur conception du sens. Pour M. Carel, le sens d'un énoncé consiste uniquement en un ensemble d'enchaînements discursifs, appelés *argumentations* et qui sont soit du type *a DONC b*, (c'est-à-dire deux phrases reliées par un DONC -en entendant par ce morphème abstrait un équivalent quelconque du mot *donc*) ou bien *a POURTANT b* (deux phrases reliées par POURTANT, c'est-à-dire par un équivalent de *pourtant*). Ces enchaînements discursifs constituent le sens de l'énoncé dans la mesure où ils nous semblent évoqués par lui. Quant au sens des mots grammaticaux, par exemple de *peu* et *un peu*, il réside selon nous uniquement dans l'influence que ces morphèmes ont sur les enchaînements évoqués par les énoncés où ils apparaissent, enchaînements qui sont constitutifs pour

¹ Le texte qu'on va lire a été établi à partir d'une transcription, faite par Sonia Gomez, de mon intervention à Madrid. Je la remercie de son travail, qui n'a pas dû être facile.

nous du sens de ces énoncés. Le sens, ce n'est pas un ensemble de choses, le sens, ce ne sont pas des idées, le sens, ce sont des enchaînements discursifs. C'est là notre pari.

Dire que *un peu* est affirmatif c'est dire qu'un énoncé où il apparaît évoque le même type d'enchaînements que ce même énoncé sans lui. *J'ai un peu mangé* évoque le même type d'enchaînements que simplement *J'ai mangé*. Et dire que *peu* est négatif c'est dire que l'énoncé où il apparaît est associé à des enchaînements opposés à ceux de ce même énoncé sans *peu*. Par exemple, *J'ai peu mangé* évoque des enchaînements opposés à ceux évoqués par *J'ai mangé* et des enchaînements qui sont assez analogues à ceux évoqués par l'énoncé négatif *Je n'ai pas mangé*. Voilà notre description de *peu* et de *un peu*, l'un comme affirmatif – *un peu* – et l'autre comme négatif – *peu*.

Malheureusement les choses ne sont pas aussi simples. On rencontre dans les textes, très souvent, des énoncés où l'introduction de *peu* et de *un peu* ne produit pas de grandes différences, notamment pas de grandes différences argumentatives. Il se trouve souvent que l'énoncé avec *peu* et celui avec *un peu* sont orientés de la même façon. J'ai une étudiante japonaise, Keiko Jimbo, qui travaille sur *peu* et *un peu* dans Pascal ; elle m'a fourni, et continue de me fournir, un grand nombre d'énoncés de ce type où, semble-t-il, on peut mettre à volonté *peu* et *un peu*. C'est à l'un de ces énoncés, extrait des *Pensées*, que mon article va être consacré.

Avant de commencer je voudrais d'abord dire un mot plus général sur les stratégies possibles *a priori* pour un linguiste lorsqu'il rencontre des textes qui semblent donner même valeur à des entités qui pour lui, du point de vue de sa description linguistique, sont tout à fait opposés. Qu'est ce qu'on va faire lorsque, par exemple, on rencontre une occurrence du mot *peu* qui semble remplaçable, sans grand bouleversement sémantique, par le mot *un peu*, alors que le linguiste, à la suite de Guillaume, décrit *peu* et *un peu* de façon opposée? Il y a une première stratégie très simple qui consiste à faire son autocritique et dire « je me suis trompé ». Ce n'est pas la solution que je prendrai. D'une part, elle est un peu humiliante, comme toute autocritique. D'autre part, il y a un très grand nombre de cas où *peu* et *un peu* sont opposés et si on dit qu'on s'est trompé en les opposant, on se retrouve devant une foule d'emplois qu'on ne peut plus expliquer.

Une deuxième stratégie consiste à donner tort au locuteur: il a dit *peu* alors qu'il avait voulu dire *un peu*. Les inattentions sont très fréquentes quand on parle. Dans les textes des *Pensées*, qui sont souvent des notes en vue d'une rédaction ultérieure (cela

me paraît particulièrement le cas pour le texte que je vais commenter), il n'y aurait rien d'absurde à dire qu'il y a eu une inattention de Pascal.

Une troisième possibilité consisterait à soutenir que l'opposition entre *peu* et *un peu* subsiste même dans ces cas-là, mais qu'elle est neutralisée par certains traits du contexte qui l'empêchent de donner ses effets. Le problème est alors de déterminer quels sont ces traits contextuels qui suppriment l'opposition entre *peu* et *un peu*, et de construire un calcul pour prévoir cette neutralisation. J'ai essayé de faire cela pour des paires de syntagmes comme *peu après* et *un peu après* ou *Il suffit de peu pour arriver à ce résultat* / *Il suffit d'un peu pour arriver à ce résultat*, où la différence entre *peu* et *un peu* semble neutralisée. J'ai essayé de construire des calculs pour expliquer ces observations. Quand on fait cela, on utilise l'analyse de textes comme une source de problèmes proposés au linguiste. L'analyse de textes est alors mise au service du linguiste, elle lui donne des problèmes à résoudre, elle charge de pain la planche linguistique.

Mais il y a aussi des cas, et à mon avis le texte que je vais étudier est de ce type, où d'une part il très tentant et facile de lire le texte contenant *peu* comme s'il y avait le mot positif *un peu*. Mais d'autre part, on peut montrer que cette interprétation de *peu* comme *un peu* affaiblit, affadit le texte, alors qu'au contraire, si on maintient la valeur négative de *peu*, on donne au texte une interprétation plus intéressante même si elle est moins conforme à l'interprétation spontanée. Dans ce cas, on peut dire que la description linguistique apporte quelque chose à l'analyse de texte. C'est cet espoir, ou cette prétention, altruiste qui va guider mon travail.

Le texte pascalien est placé sous une sorte de slogan – *Peu de tout* – qui constitue pour ainsi dire son titre, et est expliqué par le texte qui suit:

Puisqu'on ne peut être universel en *sachant pour la gloire tout ce qui se peut savoir sur tout* (A), il faut *savoir peu de tout* (B), car il est bien plus beau de *savoir quelque chose de tout* (C) que de *savoir tout d'une chose* (D). Cette universalité est la plus belle. Si on pouvait avoir les deux, tant mieux; mais s'il faut choisir, il faut choisir celle-là. Et le monde le sait et le fait, car le monde est un bon juge souvent. (Les italiques sont de moi)
Pascal, *Pensées*, fragment 183 de l'édition Le Guern (folio)

J'ai abrégé en A, B, C, D les quatre fragments transcrits en italiques et qui décrivent quatre objectifs possibles: A= *savoir tout sur tout*, B= *savoir peu de tout*, C= *savoir quelque chose de tout*, D= *savoir tout de quelque chose*. C décrit l'universalité déclarée par Pascal la plus belle, et D, *savoir tout de quelque chose*, c'est-à-dire la spécialisation, est l'universalité la moins belle. Mon problème est alors de savoir si l'accord donné à B

–savoir peu de tout – signifie la même chose que celui donné à C –savoir un peu de tout. Ou bien est-ce que l'accord donné à B a une signification négative: sur tout sujet il ne faut savoir que peu. Cette deuxième interprétation, fondée sur la description de peu comme négation, est celle que je vais défendre.

Je vais commencer par une remarque sur le *Puisque* qui introduit le texte. J'ai cherché à comprendre ce *Puisque* comme la marque d'une inférence mais ce m'a été impossible. Ou alors le texte présenterait un raisonnement grossièrement invalide, qu'on ne peut pas attribuer aux *Pensées*, dont les raisonnements sont d'habitude d'une impeccable correction formelle. Supposons en effet que *Puisque* soit ici la marque d'une inférence. Je ne vois pas comment une inférence allant de « A est impossible » à « Il faut B » pourrait être justifiée par ce qui suit *car* (c'est-à-dire par la préférence donnée à C sur D). Il faut donc comprendre le *puisque* d'une façon assez vague comme, par exemple, « dans le cadre du refus de A (= tout savoir sur tout), il faut B ». Le refus de A, au XVII^{ème} siècle, c'est le refus de l'ambition encyclopédique développée à la Renaissance, et qu'on trouve par exemple dans le programme célèbre d'un Pic de la Mirandole cherchant à traiter de tout ce qui peut être su. On s'est beaucoup moqué de cette formule par la suite. Pascal prend donc pour accordé un refus de cet encyclopédisme, refus qui peut être rattaché à l'expérience de la science moderne dont les exigences sont si complexes que tout encyclopédisme semble vraiment utopique. Ceci dit, le refus de l'encyclopédisme résumé en A, refus introduit par *puisque*, et qui constitue le cadre où se place la réflexion de Pascal, peut se comprendre de deux façons différentes, qui sont à relier aux deux interprétations possibles pour le *peu* de B.

La première interprétation, qui n'est pas la mienne, suppose que le *peu* de B soit vu comme synonyme de *un peu*. Il s'agirait donc de substituer à l'ambition encyclopédique A une ambition beaucoup plus mesurée *savoir un peu de tout*, c'est-à-dire C, qui, dans cette interprétation, est assimilé à B : B et C représentent une ambition plus mesurée que A, mais c'est toujours une ambition de connaissance, une ambition de savoir. Il s'agit de ce qu'on a appelé quelques fois une « ouverture à toute connaissance », ouverture considérée comme caractéristique de l'honnête homme au XVII^{ème} siècle. L'honnête homme, disait-on, a des clartés de tout. Pascal reprendrait donc cet idéal de l'honnête homme de l'époque classique. Cette interprétation de *peu* comme *un peu*, de B comme C, semble s'imposer car si B est ainsi compris, de façon positive, on peut donner au texte une structure logique assez nette. Notamment, si B est compris comme C, on comprend immédiatement que l'accord donné à B soit justifié par

le *car* qui suit. On a en effet une justification du choix de B: il faut B car C (c'est-à-dire B) est plus beau que D (savoir quelque chose de tout est plus beau que de savoir tout d'une chose), ou, autrement dit, la façon d'être de l'honnête homme est plus belle que l'ambition du spécialiste. On comprend alors que la supériorité donnée à C après *car* justifie d'avoir dit dans la proposition précédente *Il faut B*, avec un B(*savoir peu*) compris comme équivalent à C, c'est-à-dire à *savoir un peu*. Le raisonnement est rendu encore plus serré (et devient formellement correct) par la suite du texte. En effet, la phrase introduite par *Si – Si on pouvait avoir les deux, tant mieux; mais s'il faut choisir, il faut choisir celle-là* – permet de rejeter une objection possible contre l'idée qu'il faut choisir entre B et D. Cette objection serait: ce n'est pas B, compris comme synonyme de C, qu'il faut chercher, mais c'est c'est l'ensemble C+D (l'union des deux universalités): *savoir quelque chose de tout et, en plus, savoir tout de quelque chose*. Beaucoup de spécialistes de nos jours prétendent savoir tout d'une chose et aussi quelque chose de tout. Je pense à certains médecins que je connais, persuadés à la fois d'être des honnêtes hommes et d'être en même temps des spécialistes sans faille dans le domaine particulier qui est le leur. Mais la phrase introduite par *Si* rejette cette objection contre *Il faut ou C ou D*, en déclarant, sans expliquer du tout pourquoi, que la conjonction C+D – *savoir quelque chose de tout et savoir tout d'une chose* – est irréalisable. C'est seulement l'usage du conditionnel irréel – *Si on pouvait* – qui atteste l'impossibilité de la conjonction C+D. Beau signe de la légèreté argumentative de Pascal, malgré la rigueur formelle du raisonnement, lorsqu'il est pris par sa passion apologétique.

Je résume cette première interprétation. On a, par ordre de valeur décroissante, quatre degrés de connaissance. A : *savoir tout de tout*, C+D: *savoir à la fois quelque chose de tout et tout sur une chose*; C: *savoir quelque chose de tout* et D: *savoir tout sur une chose*. Les deux premiers degrés, l'ambition encyclopédiste (A) et la tentative pour concilier C et D, attitude que j'ai attribuée à certains médecins-honnêtes hommes, sont tous les deux irréalisables. Il reste à ce moment deux possibilités ; C: *savoir quelque chose de tout* et D: *savoir tout d'une chose*. C, étant déclarée l'attitude la plus belle des deux, apparaît de ce fait comme celle qu'il faut adopter. D'où la préférence donnée à B (*savoir peu de tout*) au début du texte, puisque, dans cette première interprétation, B et C (c'est-à-dire *peu* et *un peu*) sont assimilés.

On ne saurait montrer que cette interprétation est fautive, mais elle ne me semble pas bien intéressante, et cela vaudrait le coup de chercher si une autre interprétation n'est

pas également possible, qui donnerait au *peu* de B (=savoir peu de choses) la valeur négative habituelle, et, selon moi, linguistique, de ce mot.

Dans cette deuxième interprétation, B(=savoir peu de tout) signifierait : « à propos de toute chose renoncer à en savoir beaucoup », et la valorisation de B consisterait à interdire d’approfondir le savoir. Il ne s’agirait plus alors de demander une extension, ne serait-ce que modeste, du savoir, mais d’une limitation à lui imposer. Même si les deux slogans *Il faut B*: (=il faut savoir peu de tout) et *Il faut C* (=il faut savoir quelque chose de tout) conduisent en fait au même comportement, les attitudes impliquées sont totalement différentes. *Il faut B* demande de se limiter et *il faut C* demande de chercher à développer la connaissance, même si c’est en restant en surface. Cette opposition entre *il faut B* et *il faut C* a plusieurs justifications.

La première justification de cette seconde interprétation est que la lecture négative de B me semble presque imposée par le résumé qui sert de titre au fragment: *Peu de tout*. Il me paraît difficile de ne pas y voir l’indication d’un refus. Si un médecin, pour fixer le régime alimentaire que je dois suivre, déclare: *vous devez manger peu de tout*, c’est une limitation qu’il m’impose. Il me demande de ne manger beaucoup de rien du tout.

Deuxième type de justification, que l’on peut appeler, à volonté, soit plus philologique, soit plus pédante. Pascal semble se souvenir d’un passage où Montaigne définit la quantité de savoir nécessaire à ce qu’il appelait une *tête bien faite*. Montaigne dit *Il faut savoir un peu de chaque chose*, c’est-à-dire *Il faut C*, et il ajoute *et rien du tout* expression qui, dans le Français du 16^{ème} siècle, signifie *rien à fond, rien complètement*, et qui équivaut au B de la deuxième interprétation. Pascal semble ainsi prendre à son propre compte les derniers mots du passage de Montaigne : en justifiant l’idée qu’*il faut savoir peu de tout*, il choisirait d’expliquer pourquoi il ne faut rien connaître à fond, c’est-à-dire, dans la langue des *Essais*, pourquoi il ne faut connaître *rien du tout*.

Une troisième justification de cette seconde interprétation, qui attribue à *peu* son sens négatif, c’est que cette interprétation permet, comme la première, de structurer le texte. Même si la structure est plus complexe et moins évidente, elle est peut-être plus intéressante. Nous allons donc supposer que *Il faut B* signifie *il ne faut pas chercher à connaître quelque chose à fond*. Nous allons nous demander en quoi cette proposition est appuyée par ce qui suit *car*, c’est-à-dire par « C (= savoir quelque chose de tout) est plus beau que D (= savoir tout d’une chose) donc par l’idée qu’être honnête homme, C,

est plus beau que d'être spécialiste, c'est-à-dire D. Pourquoi cette proposition comparative est-elle une justification de *Il faut B*, avec un B compris comme il faut savoir *peu*? Pour répondre à la question, il faut admettre, comme l'a fait Platon et, pas mal de siècles après, Benveniste, que dans un comparatif de supériorité, par exemple *C est plus beau que D*, le terme jugé inférieur, à savoir D, est l'objet d'une sorte de négation. Pour Platon comme pour Benveniste, le comparatif n'est pas une comparaison de degré. Dans cette perspective, la comparaison instituée par Pascal après *car*, constitue un refus de D, un refus de la spécialisation. Or B: *savoir peu de tout*, avec une interprétation négative de *peu*, est exactement une négation de D, de *être spécialiste*. B est donc justifié par la comparaison qui suit *car* en tant que B exprime le refus sous-jacent à la comparaison entre C et D. De plus la proposition qui suit –*entre C et D il faut choisir* – peut exprimer elle aussi l'idée que l'élément le moins bon, D, doit être refusé. Supposez qu'un homme ait la maladresse de dire à une femme à propos de Pierre: *Entre lui et moi tu dois choisir*. Cette déclaration se comprend immédiatement, vu la sémantique du verbe *choisir*, comme une invitation à refuser Pierre, et non comme une invitation à accepter le locuteur. Bien sûr le locuteur implique *il faut me choisir* mais il dit d'abord *il faut que tu renonces à Pierre*.

Un quatrième argument pour l'interprétation que je propose tient à ce qu'elle donne au texte un aspect négatif, polémique. On y voit non pas une invitation à l'ouverture intellectuelle, mais une critique de la recherche spécialisée. Or cette critique de la recherche spécialisée peut être reliée à un thème pascalien fréquent, à savoir l'hostilité contre ceux qu'il appelle les « demi-habiles » et que j'appelle pour ma part les « intellectuels ». Il me semble intéressant de lire la justification de l'honnête homme (cf. *Il faut C*, c'est-à-dire *il faut savoir quelque chose de tout*), comme un simple prétexte pour une critique du spécialiste, pour *il faut B* (= *il faut refuser de savoir beaucoup sur un sujet quelconque*). Le texte de Pascal reprocherait ainsi aux spécialistes (aux « intellectuels ») de se laisser prendre par le désir de connaissance, par ce que les théologiens condamnent comme *libido sciendi*, la passion de savoir. On pourrait alors voir dans notre fragment une critique des demi-habiles, selon qui l'exercice de la raison permet de résoudre toute question. Cela permet aussi de donner un poids particulier aux deux dernières lignes du fragment, où il est question du « monde ». Pascal appuie le *Il faut B* (= *Il faut, sur tout sujet, ne chercher à en savoir que peu*) sur le jugement de ce que Pascal appelle « le monde », et que j'assimilerai à ce qu'il appelle ailleurs, par opposition aux demi-habiles, le peuple, c'est-à-dire le représentant d'une sorte de

pensée naïve qui, finalement, a raison contre les intellectuels. Ces moqueries du monde contre les spécialistes me font penser aux moqueries du peuple contre les détracteurs des lois et des coutumes. Il est essentiel pour Pascal de donner raison à la pensée naïve contre la pensée élaborée, et de combattre l'insolence d'une intelligence assurée de sa propre valeur.

J'espère avoir suggéré qu'il y a intérêt pour l'analyse de textes elle-même à se fonder sur une analyse linguistique des mots, par exemple sur une description fondamentalement négative du morphème *peu*. Cela permet de relier ce texte de Pascal à des thèmes très généraux de sa philosophie, en y voyant beaucoup plus qu'une promotion de ce qu'on appelait à l'époque classique « l'honnête homme ». J'ai essayé, en donnant à *peu* dans le segment B, ce qui me semble être sa valeur linguistique, de faire apparaître le choix de C (c'est-à-dire la promotion de l'honnête homme, de la personne qui sait quelque chose de tout), comme un simple prétexte pour le refus exprimé en B (c'est-à-dire pour une critique de l'intellectualisme). Je reconnais qu'en interprétant *peu* de façon positive, en y lisant un équivalent de *un peu*, on donne au texte une structure plus simple ou, si l'on veut, plus « logique », mais je renonce sans chagrin à cette logique qui, de toute façon, doit attribuer à Pascal des affirmations impossibles à justifier: pourquoi serait-il plus « beau » de savoir quelque chose sur tout que de savoir tout de quelque chose? Personne ne peut l'expliquer. Pourquoi ne pourrait-on pas à la fois savoir un peu de tout, C, et tout de quelque chose, D? Pascal prend cela comme allant de soi, sans se soucier, ni dans ce fragment ni ailleurs, de le montrer. De sorte que la rigueur formelle que l'on peut faire apparaître dans le texte, ne relève que d'une pseudo logique, purement mécanique, qui ne me paraît guère intéressante.

Il me semble qu'on arrive à une interprétation au moins aussi intéressante en se fondant sur les structures linguistiques présentes dans le texte. Par exemple sur la valeur linguistique négative de *peu*, sur une analyse du « comparatif de supériorité » inspirée de Platon et de Benveniste, qui y voient une négation du deuxième terme, sur une description sémantique du verbe *choisir* qui, selon moi, dans un certain nombre d'emplois au moins, est un mode de la négation. J'ajouterai enfin un dernier avantage de l'interprétation que je propose, même s'il est moins « scientifique » que personnel. Elle permet au linguiste de penser que son travail, sa description de *peu* par exemple, a une certaine utilité pour d'autres disciplines, par exemple pour l'analyse de textes. Nous sommes constamment en train de nous demander: *À quoi sert ce que je fais? Je me*

donne un mal infini pour combiner des structures complexes et ça ne sert finalement à rien. Or il me semble assez agréable de pouvoir s'imaginer de temps en temps qu'on est utilisable, voire utile.